

C. LE BORGNE

O. M. I.

13

SOUVENIRS

D'UN

EMBUSQUÉ

LIÈGE

20 Juillet 1917 — 11 Novembre 1918



LE MANS

IMPRIMERIE BENDERITTER

11-13-15, Rue Saint-Jacques

1920

DÉDICACE :

Meis et Amicis

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Compostelle

Document numérisé en 2015

SOMMAIRE

	Pages
Préface.	5
1. Les Poursuites.	7
2. Contre-Attaque	8
3. Ma Cachette	10
4. Les Accusations	12
5. Ma Cellule	20
6. Ma Chapelle	21
7. Mon Bureau	23
8. Mon Atelier.	27
9. Les Légendes	29
10. La Chartreuse.	31
11. L'Eglise St-Lambert	34
12. Le Cercle St-Lambert.	35
13. Le Parc	38
14. L'Armistice.	42
15. En Bretagne.	44



Cher et Révérend Père,

Bien volontiers je vous permets de publier vos « Souvenirs d'un Embusqué ». Puisse cette brochure avoir une large diffusion et faire connaître l'œuvre à laquelle vous vous dévouez avec tant de zèle.

Bien vôtre en N.-S. et M.-Im.

M. BERNAD,
Prov.

PRÉFACE

Au Rév. Père C. Le Borgne, O. M. I.

MON CHER AMI,

J'ai bien reçu les épreuves que vous m'avez communiquées, et j'ai lu avec un extrême plaisir vos *Souvenirs d'un « embusqué »*.

« *Embusqué* » : le mot a une saveur ironique qui caractérise l'humour avec lequel vous racontez l'aventure qui, sans la protection visible de la Providence, devait avoir pour vous un dénouement tragique.

Vous auriez pu, en effet, adopter pour titre : *Souvenirs d'un « rescapé »*. Et vos amis, sachant que l'on peut encore beaucoup espérer de votre zèle, remercieront Dieu d'avoir gardé pour son service un si utile ouvrier.

La lecture de ces pages sera d'ailleurs pour tous un sujet de grande édification, en montrant combien l'âme qui vit en Dieu trouve partout, et en toutes choses, les plus douces consolations.

Votre récit se termine par une description poétique de la pittoresque Bretagne, dont le *souvenir* demeure bien vivace dans votre cœur de vrai breton. Mais c'est encore, et bien plus, votre cœur de missionnaire qui se réjouit dans l'espoir « de trouver parmi nous de généreux dévouements, pour combler les vides creusés par la grande guerre aux pays des missions ».

Je souhaite que cet appel soit entendu, et que de nouveaux apôtres, possédant votre vaillance, viennent bientôt se joindre à la nombreuse phalange que notre diocèse a déjà fournie à la Congrégation des oblats de Marie.

Votre tout dévoué,

Ch. M. BARGILLIAT.

Souvenirs d'un "Embusqué"

Les Poursuites

Le vendredi 20 juillet 1917, à 5 heures du soir, la police allemande descendait à la Communauté des Oblats de Liège, pour arrêter le Supérieur, l'Econome et le Concierge.

A cette date, je cumulais les fonctions d'Econome et de Directeur de l'église Saint-Lambert.

A ce dernier titre, j'avais été appelé chez les Sœurs de N.-D. de Lourdes, au chevet d'une mourante, M^{lle} Christine Jeghers, et, au lieu d'être à 5 heures à mon confessionnal, pour confesser les Sœurs de notre Communauté, j'étais encore auprès de ma malade que je préparais de mon mieux à son éternité.

C'est ce qui me sauva ; car, parmi les Sœurs qui m'attendaient à Saint Lambert, il y avait aussi un policier boche qui récitait dévotement son chapelet, en méditant les mystères joyeux, sans doute.

On profita de mon absence pour lancer des estafettes dans toutes les rues qui conduisaient à la Communauté.

Comme je sortais de la rue Pré-Binet, pour traverser la rue Grétry, heureux de mon ministère et réjoui par le soleil d'été, un Scholastique, le F. Breukers, posté chez M. Everaerts, à l'angle de la rue de la Limite, me fit signe d'entrer et me dit avec émotion : « Père, n'allez pas plus loin. La police boche est à la Communauté. Le Supérieur est pris, le Concierge est pris, on n'attend plus que vous ; voyez ce que vous avez à faire !... »

— C'est bien simple ; il n'y a qu'à mettre en pratique le conseil de l'Evangile : « Quand vous êtes poursuivi dans un endroit, fuyez dans un autre. » Il ne faut pas se laisser pincer par l'ennemi, quand on peut faire autrement.

Et je demandai à M. Everaerts un costume civil. Il me donna celui de son fils Hadelin, tombé héroïquement sur les bords de

l'Yser ; et c'est ainsi que ce brave jeune homme continuait à rendre service même après sa mort.

Dix minutes après, je sortais de cette maison avec un pardessus trop long et un pantalon trop court.

Pour dissimuler mes traits, je mis mon mouchoir sur les lèvres, comme pour arrêter un saignement de nez.

Pour dérouter la police qui infestait ces lieux, je fis plusieurs détours par les rues Grétry, Anciaux, Mulhouse, pour arriver au n° 94, de la rue des Champs.

A chaque détour, j'étais un coup d'œil en arrière pour voir si je n'étais pas filé et chaque fois, je vis le même individu qui me suivait à la même distance de 50 à 60 mètres ; j'ai su, plus tard, que c'était un policier.

Mais mon avance me permit de quitter la rue Mulhouse et de franchir la rue des Champs, pour m'engouffrer dans le n° 94, sans être aperçu.

Deux heures auparavant, j'avais passé chez M. Jacquet qui habitait ce numéro et je lui avais fait part de mes inquiétudes ; et gentiment, selon sa coutume, il m'avait dit : « Ecoutez, Père, vous avez beaucoup fait pour les Belges, il n'est que juste que les Belges fassent aussi quelque chose pour vous. Si vous êtes poursuivi, venez chez nous ; voici une clef extérieure qui vous permettra d'entrer de jour ou de nuit ; de cette façon, que nous y soyons ou que nous n'y soyons pas, vous n'aurez pas à attendre sur le seuil ; et vous savez aussi bien que moi, qu'en cas de poursuite, une minute de plus ou une minute de moins, c'est la liberté ou la captivité ».

Je pris donc cette clef qui fut vraiment pour moi « La clef des champs ».

Contre-Attaque

Je restai cinq jours dans cette maison hospitalière ; pendant ce temps, je fis surveiller les abords de ma Communauté.

On avait remarqué que la police était moins sévère à l'heure des repas ; ces messieurs, ayant toujours bon appétit, ont hâte de se mettre à table, mais non pas d'en sortir.

Donc, le mercredi 25 juillet, sur le coup de midi, je fis une contre-attaque ; je quittai le n° 94 de la rue des Champs pour me rendre au n° 37 de la rue des Oblats, chez les sœurs chargées des divers services de notre Communauté.

En débouchant de la rue de Mulhouse dans la rue Basse-Wez, je rencontrai M^{lle} Magnée, une habituée de Saint-Lambert ; je me plaçai quelques pas devant elle en me disant : Si celle-ci ne me reconnaît pas, les autres ne me reconnaîtront pas non plus ! Et en effet, je ne fus pas reconnu.

Il est vrai que cette fois, ce n'est pas seulement mon pardessus qui était trop grand ; mais mon chapeau, mon pantalon, mes souliers, véritables paquebots ; mais je gagnais en sécurité ce que je perdais en élégance ; c'était l'essentiel.

Arrivé au bas de la rue des Oblats, à l'arrêt du tram, je vis trois policiers qui me regardaient venir. J'allai droit à eux et leur demandai avec un accent aussi flamand que possible, si le tram allait passer ?

— Mais non, dirent-ils, il vient de nous quitter.

Puis, me regardant d'un air amusé, ils ajoutèrent : « Dites-donc, votre tailleur n'a pas taillé votre habit à votre taille ! »

— « Que voulez-vous, c'est la guerre ; au prix qu'est le drap, on fait comme on peut ; en ce moment, je suis obligé de porter les costumes de mon beau-père. »

— « Alors votre femme ne doit pas être fière de vous voir dans cet accoutrement ».

— « Tant pis pour elle ; d'ailleurs, on n'est plus jeune et l'on n'a pas tant besoin de plaire. »

Puis, je tournai les talons et je montai la rue des Oblats, plus content de leur montrer mon dos que ma figure.

Arrivé au haut de la rue, j'ouvris la petite porte verte, je traversai le jardin et je me cachai pendant quelques minutes à la buanderie, entre la maison des Pères et la maison des Sœurs.

Là, j'eus un moment d'hésitation. Je me demandai : Faut-il me réfugier chez les Pères, où ils sont 40 — ou chez les Sœurs, où elles ne sont que 4 ? Et je me décidai pour les Sœurs, en me di-

sant, sans froisser, ni flatter aucun sexe, que je pouvais avoir dix fois plus de confiance dans la discrétion de quatre femmes que dans celle de quarante hommes ; et l'expérience m'a prouvé que je n'avais pas tort ; car, ce que femme veut, même en fait de silence, Dieu le veut !

Quand j'entrai chez les Sœurs, elles étaient à table ; mais, sans appétit — on ne faisait que pleurer depuis notre arrestation ; le cœur était gros des tristes souvenirs du passé et des craintes plus tristes encore de l'avenir.

Quand elles me virent, elles me reconnurent cependant, malgré mon déguisement : « Comment Père ! c'est vous ! Quelle surprise et quelle joie de vous revoir ! nous avons fait de si pénibles suppositions !... Montez bien vite là-haut ! on va vous chercher une soutane et à manger...

— « Ecoutez, mes Sœurs, je veux bien rester chez vous ; mais à condition que je ne vous fasse pas peur ; car, pour le moment, je ne suis pas désirable. Si je suis pris, vous êtes prises ; et, si vous êtes prises, ce ne sera sans doute pas la mort, mais la prison — au moins pour la Supérieure. »

Et toutes de répondre : « Mon Père, depuis votre départ nous avons fait à Dieu le sacrifice de notre liberté et même de notre vie pour votre retour et votre délivrance ».

Et ces paroles courageuses, héroïques, étaient dites avec autant de simplicité que de sublimité.

Qui dira la valeur de ces sacrifices devant Dieu et leur influence sur les événements heureux de ce monde ?

Qu'est-ce qu'une bouche à feu, même d'une Bertha, auprès de ces bouches qui prient et de ces cœurs qui s'immolent pour remuer le Ciel et la terre !

Ma Cachette

Après les premières effusions du retour, je montai donc au grenier, pour chercher ma cachette en cas d'alerte ; car, on était entouré d'ennemis.

Pour descendre de la maison du milieu dans la maisonnette du pignon, il y a un escalier d'une dizaine de marche.

De chaque côté de cet escalier, il y a une petite cellule ; dans l'une de ces cellules, il y a une porte de 50 centimètres de côté qui s'ouvre sous l'escalier ; c'est dans ce réduit que je me décidai à faire ma cachette.

Il y avait dans cette cellule un grand couvercle de caisse et une scie ; en un clin d'œil, j'eus fait les coupures nécessaires en longueur et en largeur.

Je taillai dans un vieux soulier deux lanières de cuir pour suspendre mon couvercle sous l'escalier et lui servir de charnières.

Avec la pointe de mon couteau, je fis sauter quelques vieux clous d'un vieux sabot et je suspendis ma cloison mobile sous la 2^e marche, divisant le réduit en deux.

J'arrachai de la porte de la cellule une targe et je la clouai dans le bas de ma cloison mobile, de façon à pouvoir la glisser dans la rainure du plancher, et ainsi, ma cloison mobile devenait immobile.

Je me réservai comme cachette la pointe de l'escalier, qui avait un peu plus d'un mètre de profondeur ; mais, comme je ne suis pas un curé « d'arrondissement » je pus facilement m'y blottir, en me ramassant en chien de fusil.

Quand je fus sous mon escalier, je fis à Saint Alexis, cette prière : « Saint Alexis, vous qui avez vécu de longues années sous un escalier, inconnu de vos amis et de vos ennemis, obtenez-moi la même grâce ».

Et Saint Alexis m'a exaucé ; car, ni mes ennemis, ni mes amis les plus dévoués ou les plus indiscrets n'ont jamais découvert ma cachette.

Dans la partie antérieure du réduit, correspondant à la petite porte, j'entassai toutes sortes de débris : vieux sabots, vieux souliers, vieux parapluies, pour que les Boches voient tout de suite que ce n'était pas une réserve pour les jambons, les confitures, les liqueurs et autres « délicatessen » dont ils sont très friands.

Dans le panneau de la petite porte, je fis un trou comme pour

laisser passer un chat et, dans ce trou, je glissai le manche recourbé d'un vieux parapluie et j'attirai à moi une grande corbeille d'osier qui masquait entièrement la porte de ma cachette.

Alors, je descendis pour inviter les sœurs à venir me chercher dans ma cellule, à droite de l'escalier.

— « Mais, mon Père, dirent-elles, si vous nous dites d'avance où vous allez, il ne nous sera pas difficile de vous trouver ! »

— « Venez quand même... »

Cinq minutes après, j'étais blotti dans la pointe de mon escalier. Les Sœurs arrivèrent et commencèrent leurs perquisitions ; elles examinèrent soigneusement le plancher, les cloisons, le plafond, la toiture. A la fin, elles eurent l'idée de déplacer la corbeille qui masquait la petite porte du réduit. En voyant cette petite porte, elles poussèrent une exclamation : « Ah ! Père, vous êtes découvert ! » Elles ouvrirent donc cette porte ; mais elles n'aperçurent que les vieux sabots, les vieux souliers et les vieux parapluies, ne soupçonnant pas qu'elles ne voyaient que la moitié du réduit et que j'étais caché dans l'autre.

De guerre lasses, elles finirent par dire : « Eh bien, Père, puisque vous affirmez que vous êtes dans cette chambrette, nous sommes obligées de croire que la Sainte Vierge a fait un miracle en votre faveur en vous rendant invisible à vos amis et aussi, nous l'espérons, à vos ennemis... »

— Mais non, mes Sœurs, m'écriai-je. la Sainte Vierge n'a pas fait de miracle ; elle m'a seulement inspiré l'habile pensée de diviser ce réduit en deux parties, l'une pour moi et l'autre pour les vieux souliers ; et, en disant ces mots, je sortis de mon trou, persuadé, et les sœurs avec moi, que puisque des françaises n'avaient pas pu me trouver, les gros teutons ne le pourraient pas davantage et, à partir de cette heure, nous fumes sans inquiétudes sur les perquisitions futures.

Les Accusations

La police allemande nous poursuivait pour plusieurs raisons dont voici les principales. On nous accusait :

D'avoir parlé en termes injurieux de l'Allemagne et du Kaiser ;

D'avoir fait passer des jeunes gens à la frontière ;

D'avoir fabriqué de fausses cartes d'identité ;

D'avoir caché et nourri des soldats alliés ;

D'avoir acheté le conducteur et le chauffeur d'un train ;

D'avoir acheté et enivré le pilote d'un remorqueur ;

D'avoir tenté de faire sauter le pont du Val-Benoit, etc.

Il y avait du vrai dans toutes ces accusations ; nous n'avions pas fait tout ; mais nous avions participé à tout.

— Nous avons fait passer des jeunes gens et même des vieux à la frontière ; on leur donnait pour cela l'argent et les avis nécessaires, soit à la Communauté, soit à l'église Saint-Lambert.

* * *

— Nous avons fabriqué de fausses cartes d'identité qui permettaient de circuler en ville ou bien aux alentours des forts pour surprendre des renseignements utiles.

Grâce aux policiers belges, on enlevait aux policiers boches des feuilles imprimées. Mais le difficile, c'était de se procurer le tampon de la Kommandantur ; on y suppléait au moyen d'une pomme de terre, de même largeur, que l'on coupait par le milieu, et que l'on appliquait toute fraîche sur le cachet boche, pour la transporter ensuite délicatement sur la fausse carte : rien de plus facile, pourvu qu'on y pense !

Il y avait bien quelques bavures, mais on disait au policier qui vous interrogeait que c'était, sans doute, la faute de son collègue qui avait dû mettre son tampon sur une photographie trop humide, et comme tous les policiers ne sont pas pour cela des limiers, le tour était joué !

— Nous avons caché des soldats échappés du champ de bataille ou des prisons d'Allemagne, ainsi que des civils poursuivis pour le crime de haute trahison, entre autres, le sympathique et vaillant M. Paulus, ingénieur des mines.

Nous les avons nourris pendant de longs mois, ce qui n'était pas chose facile étant donné la cherté et la rareté des vivres.

Un jour, je reçois au parloir un grand gaillard qui me dit : « Je

suis soldat français échappé à la bataille de Les Bulles, où notre brave lieutenant de Crépy a été blessé et massacré ; je me suis sauvé à travers les Ardennes, je voudrais gagner la Hollande, mais il y a trois jours que je n'ai pas mangé et c'est un peu raide, même pour un garçon boucher de la Villette. On m'a dit de m'adresser à vous parce que vous étiez religieux français et que je serais bien reçu ».

Je le fis asseoir et je le restaurai de mon mieux ; avant de partir je lui fis de substantielles tartines, je lui glissai un billet et quelques avis pour franchir la frontière. Il me serra énergiquement la main en me disant : « Ah ! Père, qu'on est heureux de rencontrer des hommes qui ont dans les veines autre chose que du sang de bœuf ! » Et il s'en alla avec des larmes de reconnaissance dans les yeux, mais aussi avec un cœur, un estomac et un gousset plus solides.

* * *

— Nous avions mal parlé de l'Allemagne et du Kaiser, disait-on.

Et, de fait, du haut des principales chaires de Liège on ne se gênait pas pour dire la vérité, sans soucier de la vie : « *Melior veritas, super vitas* ». D'ailleurs il n'y avait qu'à suivre le courageux exemple donné par les évêques et le cardinal de Belgique, dont ni les menaces, ni les promesses ne purent jamais cadencasser les lèvres, ni enchaîner la parole : *Verbum Dei non est oligatum*.

On ne craignait pas de dire : nous ne haïssons pas les Allemands parce qu'ils sont allemands, mais parce qu'ils sont parjures et barbares ; nous ne les haïssons pas parce qu'ils sont étrangers, car nous ne choisissons pas nos berceaux pas plus que nos tombeaux, nous sommes obligés de naître et de mourir au temps et au lieu marqués par la Providence.

Ce n'est pas parce qu'on appartient à tel ou tel pays qu'on est bon ou mauvais, digne d'amour ou de haine, mais parce qu'on est l'ami ou l'ennemi de Dieu et, par conséquent, l'ami ou l'ennemi du bien.

On peut naître en Allemagne et devenir un saint comme saint Henri, ou un apostat comme Luther.

Comme aussi on peut naître en France et devenir un saint comme saint Louis, ou un impie comme Voltaire.

Quel que soit mon amour pour mon pays, j'aime mieux un catholique sincère des bords du Rhin qu'un franc-maçon des bords de la Seine, car le premier sûrement est honnête et le second sûrement ne l'est pas. Je loue les vertus et je flétris les vices de tous les pays.

Je m'incline devant Dieu qui nous frappe avec justice pour nos fautes privées et pour nos fautes publiques, mais je me redresse devant le Kaiser qui vaut moins que nous ! Car, quel est le vice que l'on trouve à Paris et que l'on ne retrouve pas à Berlin ? Et quelle est la vertu que l'on trouve à Berlin et que l'on ne retrouve pas à Paris, avec beaucoup d'autres que l'on ne trouve nulle part ?

Naturellement, ce langage ne plaisait pas aux policiers qui mettent l'Allemagne « au-dessus de tout » tandis qu'on la renvoyait dos-à-dos avec la France, ou plutôt avec la République « anti-française » cause de tous nos malheurs par ses crimes contre Dieu et contre l'Eglise.

* * *

En Décembre 1916, nous achetâmes le conducteur et le chauffeur d'un train.

Ce train quittait Liège-Longdoz pour Cologne, en passant par Visé.

Il emportait 204 fugitifs ; parmi ces fugitifs se trouvait un de nos professeurs, le P. Romestaing, qui conduisait au péril de sa vie un sous-officier russe qui ne connaissait ni un mot de français ni un mot d'allemand.

Mais, arrivé à Visé, le train, au lieu de filer sur Maestricht et sur la Hollande, comme c'était convenu, fila sur Cologne et l'Allemagne ; au lieu de la liberté, ce fut la captivité pour la moitié des voyageurs. Avions-nous été trahis par le conducteur et le chauffeur, ou bien les avait-on remplacés en cours de route ? on ne l'a jamais su. Mais on ne se laissa pas déconcerter. En temps de

guerre « il ne faut pas s'en faire », quand un moyen ne réussit pas, on en cherche un autre.

* * *

En Janvier 1917, nous achetâmes le Pilote d'un Remorqueur boche : l'*Atlas* n° 5.

Mais, cette fois, pour n'être pas joués, on paya au Pilote un bon souper, suivi d'un bon café qui l'envoya dans le royaume des rêves.

Pendant qu'il avait une cuite, la Meuse avait une crue qui favorisa singulièrement nos opérations, en nous permettant de franchir les barrages.

Le Pilote boche fut remplacé par trois pilotes belges ; car, il fallait compter avec les projecteurs et avec les projectiles.

Au cas où le 1^{er} pilote tomberait, il serait remplacé par le second et le second, par le troisième.

On entoura le gouvernail d'une cabine blindée pour les protéger contre les mitrailleuses.

On embarqua 108 passagers, dont plusieurs porteurs de papiers importants, enlevés aux Kommandantures.

Puis on quitta Liège, le 5 Janvier, pour aborder à Maestricht 35 minutes après ; jamais bateau n'avait descendu la Meuse à pareille allure.

Au pont de Visé, dit-on un ponton boche barrait le fleuve et cria : Halt ! on lui répondit en le coupant en deux et en l'envoyant au fond de l'eau avec les deux mitrailleuses et les 7 mitrailleurs qu'il portait.

A l'hôtel de Maestricht, on illumina, on pavoisa, on toasta. Dans la chaleur communicative du banquet, on porta la santé des « Bons Pères » ce qui ne fut pas perdu pour la police boche, embusquée dans tous les coins et recoins de la Hollande.

Mais, pour un joli tour, ce fut un joli tour ! Il fallait voir la fureur et la figure des Boches, le lendemain à Liège !

* * *

Après le coup du Remorqueur, on essaya le coup encore plus beau du Val-Benoît.

Le pont du Val-Benoît est le plus important de Liège au point de vue stratégique, puisque c'est le seul où passent les trains ; et ils y passaient sans cesse, surtout à l'époque des grandes offensives.

Il est sûr que, si l'on avait pu le flanquer à l'eau, on aurait grandement gêné plusieurs secteurs, et, peut-être, décidé de la Victoire. C'était l'opinion commune.

Un jour, on me présente un officier belge, possédant et méritant, disait-on, la confiance des meilleurs patriotes.

Trois fois déjà, il avait essayé de me voir.

Il me salue et débute par cet exorde aussi insinuant qu'affirmatif :

« Mon Révérend Père, je vais peut-être blesser votre modestie ; mais je sais que vous avez fait passer des jeunes gens à la frontière.

Je sais que vous avez fabriqué des cartes d'identité.

Je sais que vous avez caché et ravitaillé des soldats.

Je sais que vous avez avancé, comme économiste, de fortes sommes, en particulier à des aviateurs.

Je sais que vous avez, comme Directeur de Saint-Lambert, prêché des sermons patriotiques et des sermons de charité.

Je sais encore beaucoup d'autres choses....

Il faut absolument que notre Consul belge, à Maestricht, et votre Consul français, à La Haye, soient au courant de tout cela.

Il faut que la République, qui a exilé les Congrégations, sache qu'elles se sont vengées, en mettant au service de la France et leur bourse et leur vie.

Je me contentai de répondre que mes confrères, comme moi, et mieux que moi, nous n'avions fait que notre devoir et que nous étions résolus à l'accomplir jusqu'au bout.

— « Eh bien, mon Père, ce devoir n'est pas fini.

Je sais que vous êtes habile photographe ; ne pourriez-vous me prêter votre plus petit appareil ?

Voici pourquoi : c'est pour photographier le pont du Val-Benoît et noter les fissures qui se sont produites dans les piles, par le transit intense des dernières années.

Et après ? — Après on coulerait dans ces fissures un liquide explosif qui ferait sauter tout le bazar ; car, c'est une honte et un malheur pour nous que ce pont soit encore debout ; c'est par là que la vie passe chez eux et que la mort passe chez nous !

— Je n'ai rien à vous refuser, Monsieur, puisque c'est pour une cause que je crois juste ; car, nous avons bien le droit et le devoir d'empêcher de massacrer nos frères et d'essayer de sauver leur vie, même en risquant la nôtre.

Encouragé par ma réponse, il me dit encore : Ne pourriez-vous pas aussi me prêter une soutane, un chapeau et un camail ? Voici pourquoi : Ce camail servirait à dissimuler mon petit appareil ; en l'entr'ouvrant, j'aurais vite fait un instantané, sans être aperçu de personne. Vous comprenez ?

Je comprends d'autant plus facilement que plusieurs fois j'ai surpris ainsi mes confrères, dans le parc, pendant qu'ils chantaient en procession ; et si j'ai pu photographier leurs lèvres mobiles et expressives, vous pourrez sûrement photographier les lèvres de pierre, je veux dire les fissures du pont du Val-Benoît.

Autre chose : il se pourrait que ces fissures ne fassent pas poche, et alors mon liquide explosif tomberait à l'eau et mon projet aussi ; il serait donc plus sûr d'essayer un autre moyen.

Parmi les nombreux fidèles qui fréquentent l'église Saint-Lambert, ne vous serait-il pas possible de trouver un homme capable de fabriquer une bombe avec le maximum de force et le minimum de volume, pour mieux le cacher ?

— « Monsieur, pour le moment, je ne connais personne ; mais on pourra s'informer ; revenez dans quelques jours ».

— « Eh bien, informez-vous le plus tôt possible ; il y va de la vie des nôtres. Et si vous avez la bonne fortune de trouver un bon patriote capable de nous rendre cet immense service, le pont du Val-Benoît aura vécu.

« Voici quel est mon plan. Je sais que vous êtes breton et que vous savez nager et naviguer. Nous prendrons une petite barque et un permis de pêche ; nous nous tiendrons à une centaine de mètres du pont ; au bout de quelques jours, quand l'attention de la senti-

nelle sera émoussée, nous simulons un accident ; la corde se casse ; la barque dérive sous le pont ; vous godillez pour tenir tête au courant ; je coule la bombe vers les 6 heures du soir ; et, comme elle est à retardement, elle éclate vers minuit en jetant le pont dans la Meuse et ainsi nous aurons bien mérité de la Belgique et de la France ! »

On se quitta sur ces paroles en se donnant rendez-vous pour la semaine suivante.

Dans l'intervalle, on s'informa discrètement s'il n'y avait pas un homme, parmi nos amis, capable de fabriquer la fameuse bombe.

On finit par découvrir le Directeur, aussi habile que dévoué, d'une poudrerie, qui se chargea aussitôt de la dangereuse et patriotique besogne.

Pour détourner l'attention, on envoya une enfant de Marie, aussi courageuse que candide, chercher le terrible engin que l'on plaça en lieu sûr.

Puis, l'officier belge revint ; on lui dit que la bombe était prête.

— « C'est bien, dit-il, soyez prêt vous-même. Il faut que le pont du Val-Benoît saute dans la dernière semaine de Juillet. » Puis, on se quitta pour ne plus se revoir.....

Les choses en étaient là, quand les poursuites commencèrent. Nous avions été trahis par cet officier qui avait toute notre confiance et tous nos secrets, qu'il vendait à prix d'or à l'ennemi.

Mais la Belgique a assez de héros pour n'être pas déshonorée par un traître, ce n'est pas la défection d'un des leurs qui peut voiler la gloire des héroïques défenseurs de Liège et de l'Yser. D'ailleurs, pour servir dignement le Kaiser, ne fallait-il pas un félon comme lui ?

Donc, pour sauver ma liberté et même ma vie, je n'avais plus qu'à fuir ou à me cacher ; car, je ne pouvais pas nier les accusations portées contre moi, puisqu'il avait entre les mains mon appareil — ma soutane qui portait mon numéro — et la fameuse bombe !

Il y a tant de civils et tant de prêtres qui sont tombés sous les

balles pour de moindres raisons et même pour de simples prétextes !

Je n'avais donc qu'à « m'embusquer », c'est ce que je fis.

Ma Cellule

Après avoir bien arrangé ma cachette dans le grenier, je descendis au premier étage. Il y avait là une chambre avec deux fenêtres sur la rue des Oblats et d'où l'on pouvait tout entendre et tout voir, sans être vu.

Je m'assis sur une chaise et je me mis à réfléchir longuement sur le passé et sur l'avenir.

Je me dis : Je ne suis plus Econome et je n'ai plus à m'occuper du ravitaillement matériel de la Communauté.

Je ne suis plus Directeur de l'Eglise et je n'ai pas davantage à m'occuper du ravitaillement spirituel des Fidèles.

Mais je reste prêtre et je veux vivre en prêtre dans ma solitude.

D'ailleurs, y a-t-il vraiment une solitude pour un bon prêtre ou pour un bon chrétien ? N.-S. n'a-t-il pas dit : Celui qui m'aime garde mes commandements et, s'il garde mes commandements, mon Père aussi l'aimera et alors *nous* viendrons en *lui* et *nous* établirons en *lui* notre demeure.

Donc, c'est la Sainte Trinité tout entière qui descend dans l'âme fidèle.

Et si Dieu est dans cette âme, la T. S. Vierge qui est à la fois Fille, Epouse et Mère de Dieu, doit y être aussi ; car, on ne sépare pas la Fille du Père, ni l'Epouse de l'Epoux, ni la Mère du Fils.

Et si le Roi et la Reine du Ciel sont là, les anges et les élus qui forment leur cour et leur couronne doivent y être aussi.

Et parmi ces élus, j'ai des parents et des amis.

Et parmi ces anges, j'ai mon ange gardien, l'ami intime du jour et de la nuit ; l'ami fidèle qui me suivra du berceau à la tombe, de la terre au ciel et du temps à l'Eternité.....

Et déjà, je sentais ma solitude se peupler d'une façon merveil-

leuse et je comprenais mieux cette parole : *Regnum Dei intra vos est*. Le royaume de Dieu est en vous...

Qu'est-ce que le pinard pour chasser le cafard, auprès de cette croyance profonde !

La Piété est bonne à tout, nous dit Saint Paul ; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future ; elle profite au corps et à l'âme ; et en effet, entré en cellule avec 80 kilogs, j'en sortais avec 90.

Et cependant, pour moi, comme pour les autres, le plat principal était le « Rutabaga ».

Ma Chapelle

Monseigneur de Liège, mis au courant de ma situation, voulut bien me donner un calice et la permission de célébrer dans ma cellule.

Je dressai donc un autel avec une commode à trois tiroirs, où je mis mes ornements.

J'y ajoutai un retable sur lequel je collai quelques jolies images d'Azambre, trouvées dans un vieil almanach : un Sacré-Cœur du côté de l'Evangile, une Immaculée du côté de l'Epître et au milieu les Joies et Douleurs de la Sainte Vierge : Nazareth et le Calvaire, c'était liturgique et frappant.

Avec du papier bleu, blanc, rouge, jaune et vert, je fis des fleurs comme on n'en trouve pas dans la nature.

Chaque jour, j'eus donc l'incomparable joie de célébrer la Messe, servie par la Supérieure.

Et en pensant au mérite infini de ce sacrifice, je ne pouvais m'empêcher de me dire que le Prêtre qui monte à l'autel est bien plus utile que le soldat qui monte à l'assaut ; car, le soldat qui monte à l'assaut ne peut répondre que du sang humain, tandis que le Prêtre qui monte à l'autel répand le sang divin, le seul capable d'effacer tous les péchés du monde ; et voilà pourquoi la place du Prêtre n'est pas à la caserne, ni dans la tranchée ; mais à l'église et à l'autel ; c'est là qu'il sert le mieux sa Patrie. Dire le contraire, ce

serait dire que Moïse qui priait sur la montagne n'était pas plus agréable à Dieu et plus utile aux hommes que Josué qui combattait dans la plaine.

* * *

Après la sainte Messe, c'était le saint Office.

Dans le silence de ma solitude, comme l'attention aux paroles du Bréviaire était facile ! Et combien cette attention me faisait comprendre et goûter ces textes sacrés si bien adaptés à l'état de mon âme et de toute âme !

Quand le grondement du canon de l'Yser ou de Verdun venait ébranler mes vitres, comme je savourais ces paroles du Psalmiste : « *Quare fremuerunt gentes ..* » Pourquoi ce fracas des nations ? Pourquoi ces complots des rois et des princes de la terre ? Pourquoi cet assaut de la Force contre le Droit, et de Satan contre le Christ ? Vains efforts !

Celui qui règne dans les Cieux se rit de ces ruses et de ces violences. Il brisera leurs trônes comme des vases d'argile. Il fera triompher son Fils et tous ceux qui le servent dans la crainte et dans l'amour...

Et j'étais sans inquiétude sur l'issue de la gigantesque bataille, en me disant que le chrétien fidèle n'est pas entre les mains mal-faisantes des hommes, mais entre les mains bienfaisantes et paternelles de Dieu.

* * *

Et après le Bréviaire, c'était le Rosaire, la prière de la Vierge, terrible comme une armée rangée en bataille ; l'arme des grands combats et des grandes victoires de la Vérité sur l'erreur, de la Vertu sur le vice, du Droit sur la force, de la Foi catholique sur l'hérésie protestante, de la Civilisation chrétienne sur la barbarie musulmane.....

Et je me rappelais les grands noms historiques de Muret, de Vienne et de Lépante, illustrés par le Rosaire plus encore que par l'épée de nos soldats ; et j'égrenais mon chapelet avec une confiance grandissante, en me disant que, de même que la plus petite des

choses, c'est-à-dire un grain de sable, suffit pour arrêter la plus grande, c'est-à-dire l'Océan en fureur, parce que Dieu lui a dit : « Tu iras jusqu'à lui, tu n'iras pas plus loin ». de même les grains de nos Rosaïres suffiront aussi pour arrêter l'Océan barbare qui déferle de l'Orient sur l'Occident...

* * *

Et puis je terminais ma journée par le Chemin de la Croix, si semblable alors au chemin de la vie.

Que de fois les bourreaux du Christ m'ont fait penser aux bourreaux de la France et la Mère de Jésus aux Mères des Soldats ! Et je demandais pour eux le châtiment qui punit et qui guérit et, pour elles, des consolations égales à leurs douleurs !

Oui, on peut être heureux, même dans une prison !

Quand on connaît les douceurs et les sublimités de la prière qui plane au-dessus de la Terre et pénètre le Ciel pour parler à Dieu, à ses anges et à ses saints.

Heureux les cœurs et heureuses les lèvres qui connaissent ce langage ; et malheureux, au contraire, ceux qui l'ignorent ; car, ils ignorent ce qui fait la force et le charme de la vie.

Mon Bureau

Après avoir essayé de prier comme un Chartreux, je m'efforçai d'étudier comme un Bénédictin.

Mais, ma bibliothèque n'était pas riche ; il y avait là sur mon étagère quelques petits volumes d'arithmétique, de géométrie, de physique, de chimie, d'histoire naturelle.

Je me mis à les parcourir comme pour obtenir mon certificat d'études que je n'ai pas encore.

Et chose étrange, bientôt j'éprouvai une joie égale à l'ennui qu'ils me causaient autrefois, sur les bancs de l'école.

Ce que je retins surtout de ces lectures, c'est que Dieu a fait toute chose, avec nombre, avec poids, avec mesure.

Rien, absolument rien n'est livré au hasard ; mais tout, absolument tout obéit avec précision à des lois précises : La goutte d'eau

qui tombe du nuage, comme l'Océan qui vient battre nos plages.

Et je me disais : s'il y a tant de justesse dans les choses, comment supposer qu'il n'y a pas de Justice pour les Hommes !

Nous sommes libres ; mais nous ne sommes pas indépendants ; il n'y a que Dieu qui le soit.

Notre corps a ses lois qu'on ne blesse pas impunément.

Si vous blessez les lois de l'optique, c'est l'œil qui souffre.

Si vous blessez les lois de l'acoustique, c'est l'oreille qui souffre.

Si vous blessez les lois de la respiration, c'est le poumon qui souffre.

Si vous blessez les lois de la digestion, c'est l'estomac qui souffre.

Si vous blessez les lois de la circulation, c'est le cœur qui souffre.

Si vous blessez les lois de l'équilibre, vous pouvez vous casser les jambes ou la tête.

Et bien, s'il y a des lois pour notre corps et chacun de ses membres, comment supposer qu'il n'y ait pas de lois pour notre âme et chacune de ses facultés !

Et si l'on ne peut blesser impunément les lois physiques, comment supposer qu'on puisse blesser impunément les lois morales de la vérité, de la justice ou de la charité !

Tous les désordres et toutes les désobéissances se payent. Avis à ceux qui ne veulent ni Dieu, ni Maître.

* * *

A côté de mes petits livres de classe, il y avait un gros atlas de géographie.

La Géographie, avec ses préfectures et ses sous-préfectures, ses affluents et ses sous-affluents, m'avait laissé un souvenir plutôt pénible.

Mais l'esprit, comme l'estomac, était obligé, pendant la guerre, de se nourrir des aliments qu'il rejetait pendant la paix.

J'ouvris donc mon atlas et, en le parcourant, je fis le tour du monde, sans sortir de ma chambre.

Et, à mesure que j'avancais, la terre changeait d'aspect ; je ne la voyais plus avec les yeux du corps qui ne voient, comme l'animal, que la couleur et les formes — ni même avec les yeux de la raison, comme le savant, qui ne voit que les lois qui régissent le monde — mais, avec les yeux de la Foi, comme le chrétien, qui voit le Créateur dans sa création, et l'invisible dans le visible.

Et, en effet, l'immensité de Dieu se révèle dans ce vaste océan, sans fond et sans rivage.

Sa puissance, dans ce flux et reflux de la mer qui vient battre nos côtes deux fois le jour.

Sa majesté, dans ces hautes montagnes qui se perdent dans la nue.

Sa pureté inaltérable, dans la blancheur immaculée de leurs neiges éternelles.

Sa richesse, dans ces pierres précieuses cachées dans le sein de la terre.

Sa fécondité, dans ces plaines couvertes de blonds épis et de grappes vermeilles.

Sa justice, dans la voix du tonnerre qui frappe et qui brise les sommets orgueilleux.

Sa grâce, dans ces fleurs semées sous nos pas.

Sa gloire, dans ces astres semés sur nos têtes...

Si l'on étudiait ainsi la géographie, on ne voyagerait plus comme des colis.

Mais, on verrait Dieu partout, Dieu toujours, et en face de ces choses si gracieuses ou si grandioses, on sentirait le besoin de dire et de redire sans cesse : Mon Dieu, je vous adore, je vous admire et je vous aime. Et la terre, au lieu de nous détourner du Ciel, nous porterait vers lui, toujours plus haut, sur les ailes de la Foi et de l'Amour.

* * *

Mais ce qui m'intéressait plus encore que la terre, c'était l'Histoire de l'Homme qui l'habite, et, pour connaître cette histoire, je n'avais qu'à ouvrir une Bible poudreuse, égarée parmi mes livres profanes.

Je me mis à la lire du commencement à la fin, avec le plus vif intérêt. D'ailleurs, qu'y a-t-il de comparable à ce Livre divin ? Toutes les bibliothèques du monde peuvent flamber, rien d'essentiel n'est perdu, s'il nous reste la Bible, commentée par l'Eglise infaillible.

C'est là que l'on voit clairement ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, si l'on veut arriver au bonheur du Ciel et même au bonheur de la terre.

Quelles leçons dans les châtiments ou les récompenses réservés au peuple de Dieu et à tous les peuples, suivant qu'ils sont fidèles ou infidèles à sa Loi !

Quelles jouissances à voir défiler la longue et majestueuse théorie des Patriarches, des Prophètes, des Juges, des Rois, des Reines de l'Ancien-Testament ; c'est-à-dire de tous ceux et de toutes celles qui ont illustré l'humanité par l'éclat de leurs vertus !

Mais de même que le premier Adam et tous les héros de l'Ancien Testament s'éclipsent devant le second Adam qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, de même la 1^{re} Eve et toutes les héroïnes qui la suivent s'éclipsent devant la seconde Eve qui est la Vierge-Marie.

Quelle différence entre cette histoire sainte et les histoires laïques que l'on met aux mains de nos enfants et qui contiennent souvent le maximum de mensonges sous le minimum de pages !

Etonnez-vous, après cela, que les masses populaires, instruites dans ces livres menteurs et impies, brûlent ce qu'ils devraient adorer et adorent ce qu'ils devraient brûler ; méprisent la Religion qui passe en faisant le bien et admirent la Révolution qui passe en faisant le mal.

Quel malheur pour ceux qui le croient et quel crime pour ceux qui l'enseignent !

C'est cette Bible sacrée, inspirée par Dieu, qui devrait être le Code de l'Humanité, et non pas les codes anglais ou français, boche ou turc inspirés quelquefois par les pires passions, et souvent, aussi contraires aux droits de Dieu qu'aux droits de l'homme.

Si tous les peuples obéissaient à cette Loi divine, on ne connaîtrait plus les horreurs de la guerre et l'on goûterait toujours les douceurs de la Paix, promises aux hommes de bonne volonté ; mais pas aux autres ; car, « il n'y a pas de paix pour les impies. » La Foi le dit et l'Histoire le prouve.

Mon Atelier

Après avoir essayé de prier comme un Chartreux et d'étudier comme un Bénédictin, je tâchais de travailler comme un Trappiste.

On ne peut pas toujours se plonger dans les profondeurs de la science, ni planer dans les hauteurs de la philosophie ou de la théologie.

On n'est pas un ange, mais un homme — on a bien une âme dont il faut cultiver toutes les facultés ; mais on a aussi un corps dont il faut exercer tous les membres, pour réaliser la parole :

Mens sana in corpore sano.

Une âme saine dans un corps sain.

Et, quand on le veut, il est si facile de trouver du travail, même dans une prison.

En 1917, c'était la crise du cuir et de beaucoup d'autres choses. Je me mis à réparer les sabots des bonnes sœurs. Grâce à quelques vieilles boîtes à sardines, je pus remplacer les lanières de cuir par des lames de fer blanc et rajuster les semelles et les talons fendus. C'était solide et presque élégant ; autant que l'élégance peut se loger dans un sabot !... ce qui valut aux sœurs les félicitations d'un cordonnier, pour leur soin à ménager et à réparer leurs chaussures comme il faut. Quand un savetier parle de savates, on doit le croire et empocher le compliment.

* *

Au 1^{er} de l'an, en guise d'étrennes, j'offris à chacune des sœurs qui me gardaient si bien, un petit coffret, divisé en plusieurs compartiments, pour mettre leurs fils de diverses couleurs et leurs boutons de diverses grandeurs.

C'étaient de vieilles boîtes à cigares, bien tapissées au-dedans et

au dehors, avec du papier varié et qu'on trouvait d'un effet charmant. Aussi, on garde ces coffrets comme des reliquaires, en souvenir de la grande guerre.

Les bonnes âmes ont la reconnaissance facile; elle se contentent de peu et se souviennent beaucoup!

* * *

Je fis même un petit bateau! Vieille habitude contractée sur la côte bretonne, avant l'âge de raison.

C'était un petit côtre avec toute sa mâture : beaupré, grand mât, flèche, guî, corne et tape-cul.

Avec tous ses cordages : haubans, étais, drisses, écoutes et sous-barbe.

Avec toutes ses voiles : grand'voile, bonnette, foc et trinquette. Sa carène était blanche et sa ceinture était bleue.

Ce petit bateau était sorti d'un manche à balai, à coups de couteau! Ce que c'est que la forme pour transformer la matière;

C'est ainsi qu'avec un sou de fil on peut broder un chef-d'œuvre en dentelle.

Avec un sou de couleurs, on peut dessiner un chef-d'œuvre en peinture.

Avec un sou d'encre, on peut écrire un chef-d'œuvre de littérature.

Et, avec un manche à balai, on peut monter un bateau!

Mais le chef-d'œuvre des chefs d'œuvre, c'est de monter au Ciel avec un verre d'eau froide, informé par la charité chrétienne!...

Mon petit bateau naquit le 8 Décembre 1917; naturellement, je le baptisai « l'Immaculée » en le plongeant dans l'eau de ma cuvette : baptême d'immersion; c'est le plus sûr; on a de l'eau partout.

En son honneur, ou plutôt, en l'honneur de la Vierge, j'essayai un couplet :

Avec ta blanche voile et ta blanche carène,

Gracieux et léger, ainsi qu'une sirène.

Beau navire, où vas-tu?

— « Je suis l'Immaculée » et je porte les âmes
Malgré le vent contraire et les furieuses lames,
Vers le port du Salut!

J'offris mon petit navire à une vente de charité. Mon côtre fut bien côté comme « travail de prisonnier »; il rapporta 100 francs à mes chers Junioristes, les missionnaires de l'Immaculée, qui, eux aussi, conduiront les âmes vers le port du Salut!

Les Légendes

La crise du lait sévissait partout, et comme nous avions trois vaches dans notre étable, la Communauté s'en priva le plus possible pour en laisser une large part aux enfants, aux malades et aux vieillards.

Je dis à la Sœur qui le distribuait de recevoir ses clients sous mes fenêtres et de les interroger sur mon sort, pour connaître un peu l'opinion publique.

Cette opinion était aussi variée qu'intéressante, surtout pour l'intéressé.

— La première personne interrogée lui dit : « Ma sœur, n'ayez crainte; le Père, il ne peut mal! il est en sûreté à Maastricht, dans un hôtel, avec d'autres prêtres, où il s'amuse très-bien. Comme il est bon nageur, il a descendu la Meuse pendant la nuit; mais, plusieurs fois, il a failli être électrisé par les fils de fer; mais, comme il est bon plongeur, aussi bien que bon nageur, il a plongé sous les fils et il a passé très bien, savez-vous!

Enfin, tant mieux; car, c'eût été dommage qu'un si bon Père fut pris par ces sales gris.

Et tout cela était dit sur un ton convaincu.

— Une autre prétendait que j'étais dans la forêt des Ardennes, habillé en berger, peau de bique, houlette, besace. — Je gardais des moutons et des chèvres, un peu partout, pour nourrir les soldats cachés dans la forêt et aussi pour passer de la correspondance de l'intérieur au front et du front à l'intérieur. C'était incalculable le bien que j'avais fait ainsi!

Comme vous le voyez, j'avais bonne presse.

— Une autre prétendait que j'étais beaucoup plus loin; que j'étais à Fribourg en Suisse — où j'écrivais des articles violents contre les boches pour dénoncer leur cruauté contre tout le monde en général et contre les religieux français en particulier, p. c. q. ils étaient trop patriotes — et que ces articles les embêtaient bien! — Il est vrai que des articles dans ce sens avaient paru à Fribourg, et plusieurs fois on en avait fait grief à mes frères de Liège qui n'y étaient pour rien, pas plus que moi.

— Mais, tout le monde ne partageait pas cette confiance dans ma prudence et mon habileté.

Une religieuse de la ville dit un jour à la sœur qui l'interrogeait en lui servant le lait: « Le Père Le Borgne! ne m'en parlez pas! Jamais je n'aurais cru qu'il fût si imprudent à son âge! Imaginez-vous où je l'ai rencontré? sur le pont d'Amercour! Est-ce un pont pour se promener? Il y a deux sentinelles boches à chaque bout! Il était habillé en véritable « vadruille » mal peigné, mal rasé, mal coiffé, mal chaussé. Et encore il a eu l'imprudence de se diriger vers moi comme pour me parler, alors que l'on sait que nos deux congrégations se connaissent bien. Quand j'ai vu ça, j'ai tourné le dos et suis rentrée à ma communauté; la prudence avant la politesse en temps de guerre. Je lui expliquerai cela plus tard.

— « Mais, ma sœur, êtes-vous bien sûre que c'est lui? »

— « Sûre! Le P. Le Borgne est l'Oblat que je connais le mieux; d'ailleurs, il a prêché souvent chez nous; il peut s'habiller en homme ou en femme, je le reconnaitrai toujours!

— Trois jours plus tard, la même religieuse revint chercher son lait — naturellement, on lui posa la même question: Avez-vous des nouvelles du P. Le Borgne?

— « Ma sœur, je vous l'ai dit et je ne puis que le répéter: Le P. Le Borgne est un imprudent; on le rencontre partout et vous verrez que l'un de ces jours, il se fera pincer. — C'est moi qui vous le dis. Imaginez-vous qu'hier, je prenais le tram au Cornillon pour aller au cimetière de Robermont. Et quand j'entre dans le tram, qui voilà? C'était le P. Le Borgne; mais, cette fois, bien

astiqué des pieds à la tête: Buse, bottines, gants, canne..... Il se met à me regarder et à me sourire comme au pont d'Amercœur et j'ai vu le moment où il allait m'adresser la parole, dans un tram qui est toujours plein de Boches.

Je n'ai fait ni une, ni deux; j'ai pris mes cliques et mes claques, j'ai quitté la banquette et je suis allée m'installer sur la plateforme. J'ai ouvert mon livre de prières et me suis mise à réciter mon office. Arrivée à Robermont, sans dire ni bonjour, ni bonsoir, je me suis empressée de descendre et d'aller prier sur nos tombes. Que voulez-vous, ma sœur, il faut que je sois prudente pour deux; mais c'est tout de même malheureux avec toutes les accusations qui pèsent sur sa tête.

Et tout cela était dit sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Or, pendant 16 mois, du 20 Juillet 1917 au 11 Novembre 1918, je n'ai mis ni les pieds, ni la tête hors de ma cellule — C'est sans doute la guerre qui influençait ainsi les esprits, même les meilleurs et qui faisait éclore et voltiger tant de canards, sur les bords de la Meuse, et des autres fleuves, sans doute.

La Chartreuse

Il y avait dans le voisinage de ma Retraite une caserne appelée la « Chartreuse ».

C'est là que 59 civils furent exécutés, à cause de leur dévouement à la Patrie.

C'était ordinairement le matin, de belle heure, que j'entendais le feu de peloton qui m'annonçait qu'une âme venait de paraître devant Dieu. Quelques minutes après, je montais à l'autel; j'unissais leur sacrifice à celui de l'Homme-Dieu en le priant de donner la vie éternelle à ceux qui venaient de donner leur vie temporelle.

Tous sont morts munis des derniers Sacrements. Plusieurs, avant leur arrestation, étaient indifférents ou même incroyants; mais le silence, la solitude de la prison, les longues réflexions sur le néant de cette vie, où souvent ce sont les lâches qui triomphent et les braves qui succombent, tout cela leur révéla un monde supé-

rieur où doit régner la Justice, puisqu'elle est trop souvent absente de celui-ci.

Mais ce qui les aida encore à bien mourir, ce fut le contact avec des amis chrétiens et surtout avec un aumônier allemand, l'abbé Kruger qui, durant toute la guerre, se montra prêtre avant tout. Il sut trouver dans sa foi catholique et dans sa charité chrétienne, des paroles pour encourager les victimes, pour consoler leurs parents et pour flétrir leurs bourreaux.

Honneur à lui; car, si l'on ne peut trop haïr la fausse philosophie et la fausse religion de l'Allemagne; on ne peut trop louer non plus quiconque croit et pratique sincèrement la Doctrine du Christ qui est Vérité et Amour.

Si tous les autres aumôniers avaient eu la même conduite, nous aurions pour eux le même langage. Mais, il est difficile de garder la pureté de la foi catholique dans les universités d'Allemagne, vraies fabriques d'erreurs plus pernicieuses pour les esprits que les gaz asphyxiants pour les corps.

Cette mort chrétienne des fusillés de la « Chartreuse » nous montre combien sont impies et inhumains les parents et les administrateurs des hôpitaux laïques qui écartent le prêtre du chevet des mourants sous le prétexte menteur de la neutralité.

Ainsi, ils privent les âmes des derniers Sacrements qui fermentaient l'enfer sous leurs pas, ouvriraient le Ciel sur leurs têtes et leur donneraient la force et même la joie de mourir. Il n'y a pas de crime égal à ce crime, puisqu'il nous cause le plus grand des maux et qu'il nous prive du plus grand des biens! Quelle responsabilité effrayante à l'heure dernière; car, alors Dieu nous traitera comme nous aurons traité les autres.

— Si l'on voulait écrire tous les faits et gestes des fusillés de la Chartreuse, on en ferait un Livre digne des « Actes des Martyrs. »

Pères, ils écrivent à leurs enfants : « Mes chers petits, bientôt, vous serez orphelins; mais, si vous n'avez plus de Père sur la terre, vous en aurez toujours un dans le Ciel. Aimez votre Mère, votre Patrie et votre Dieu, vivez et mourez en chrétiens, comme je vais mourir, et vous viendrez un jour me rejoindre dans le beau paradis! ».....

Epoux, ils écrivent à leurs épouses : « Ma chère compagne, quand vous lirez cette lettre, vous serez veuve! acceptons l'un et l'autre cette séparation cruelle, mais passagère, de la terre, et Dieu nous récompensera bientôt par la rencontre éternelle et délicieuse du Ciel.....

Enfants, ils écrivent à leurs parents : « Merci de nous avoir donné une instruction et une éducation religieuse! C'est en elle que nous avons puisé la force et la joie de marcher à la mort! Près de notre Père et de notre Mère du Ciel, nous n'oublierons pas notre Père et notre Mère désolés de la Terre...

Et tous s'en vont au supplice en récitant le Miserere de la Pénitence, ou bien le Magnificat de la reconnaissance ou même le Te Deum du triomphe comme les deux frères Collard de Tintigny.

Car, pour ces héros chrétiens, mourir ce n'est pas descendre dans la terre, mais monter au Ciel. C'est quitter l'exil pour la Patrie et la misère pour la Gloire.

Une de ces victimes, Mlle Elise Grandprez, de Stavelot, avait demandé une robe blanche pour aller à la mort, comme on va à la fête et à la plus belle des fêtes; car, pour son âme croyante, mourir, c'était entrer au banquet des noces éternelles de l'Agneau, l'Epoux des âmes virginales.

Après sa mort, on trouva à son cou une croix, à son bras un chapelet et sur son cœur un drapeau belge, le tout baigné dans son sang.

C'était les trois joyaux de sa parure chrétienne et le triple symbole de son triple amour : le Christ, la Vierge et la Belgique qu'elle avait aimés jusqu'à la mort.

On a beaucoup parlé de Miss Cawel, l'héroïne protestante, fusillée à Bruxelles.

On dit qu'au moment du supplice, ses forces trahirent son courage et c'est, affaissée sur une chaise, qu'elle reçut le feu de peloton.

C'est que Miss Cawel n'était pas nourrie, comme Mlle Grandprez, de l'Hostie qui communique à nos âmes la force du lion de Juda qui fait les héros et la douceur de l'Agneau de Dieu qui fait les martyrs.

On dit aussi que les soldats allemands refusèrent de tirer sur une femme évanouie et que l'officier, pour les punir, les fit asseoir sur la même chaise, passer par les mêmes armes et jeter dans la même fosse.

Si c'est vrai, honte aux barbares inhumains qui n'ont pas rougi d'assassiner des frères et une femme en faiblesse.

Et honneur aux autres et à Miss Cawel; ils méritent d'être ensevelis dans la même tombe, dans la même gloire et dans la même admiration.

L'Eglise St-Lambert

A gauche de ma fenêtre se trouvait notre église de St-Lambert, dont les vitraux, le soir, brillaient comme un phare dans la nuit.

En lisant la Bible, j'avais vu que Daniel, captif à Babylone, ouvrait, trois fois le jour, sa fenêtre du côté du temple de Jérusalem pour mieux faire sa prière.

Je faisais de même; comme je n'avais pas la sainte Hostie, je me tournais vers celle de St Lambert; caché derrière mes persiennes, je regardais la foule des fidèles qui se pressaient vers notre chapelle et j'unissais ma prière à leurs prières; car, la prière en commun vaut toujours mieux que la prière en particulier: là, où deux ou trois sont réunis en mon nom, nous dit N.-S., je suis au milieu d'eux.

L'arrestation du P. Supérieur et du P. Directeur, loin de nuire à nos œuvres, avait attiré l'attention et la sympathie du public sur notre maison et sur notre chapelle.

D'ailleurs, on ne négligeait rien pour retenir cette attention et cette sympathie: on illuminait, on fleurissait, on pavaisait l'Eglise, aux couleurs ardentes du Sacré-Cœur, ou bien aux couleurs claires de l'Immaculée, pour mettre un peu de feu dans les cœurs et un peu de bleu dans les yeux et dans les âmes.

Sermons de charité, sermons patriotiques, triduums, neuvaines, mois de Marie, mois du Sacré-Cœur, mois du Rosaire, retraites d'hommes et retraites de dames se succédaient sans cesse et l'on tâchait d'adapter les prédications aux circonstances.

On prêchait la Pénitence sincère qui efface le péché, seule cause de toutes les guerres.

On prêchait la prière bien faite qui obtient tout de la Bonté de Dieu.

On prêchait l'aumône, nécessaire toujours; mais surtout en temps de guerre.

On exaltait la mort glorieuse des héros tombés au champ d'honneur — et l'on flétrissait la vie honteuse des hommes sans courage et des femmes sans pudeur.

On prêchait la confiance dans le Sacré-Cœur qui avait tant aimé la France dans le passé, et qui lui faisait de si belles promesses pour l'avenir, si elle voulait revenir à Lui.

On prêchait la confiance dans N.-D. de Lourdes et N.-D. de Pont-Main qui avait déjà arrêté les Prussiens pendant la guerre de 1871.

• On prêchait la confiance dans les saints de la Patrie, qui n'oubliaient jamais leurs pays: témoins Charlemagne et Saint Louis que Jeanne d'Arc vit à genoux devant le trône du Christ et priant sans cesse pour cette France que leurs épées firent si grande et que leurs vertus firent si sainte!

Et sous cette chaude parole de nos pères de Liège, de Dinant, de Bruxelles et de Namur, les communions allèrent toujours en augmentant; elles étaient de 26.000 avant la guerre et de 68.000 après.

Qui dira tous les actes de repentir, de foi, de confiance, d'amour, de générosité, d'héroïsme provoqués dans les cœurs par cette Parole et par ce Pain de vie!

Et qu'est-ce que le ravitaillement des corps, auprès de ce ravitaillement des âmes! Ah! Père, disait une pauvre femme, éprouvée par la guerre, il n'y a que dans votre chapelle qu'on trouve un peu de force et un peu de joie pour supporter l'épreuve!

Le Cercle St Lambert

A droite de ma fenêtre, se trouvait notre cercle de St-Lambert. Avant la guerre, ce cercle possédait un cinéma honnête qui

marchait à merveille; mille ou douze cents spectateurs y défilaient tous les dimanches, en matinée ou en soirée.

Mais dès que la guerre fut déclarée, le cinéma cessa : l'heure n'était pas au plaisir; mais à la prière et au travail.

Le cinéma fut remplacé par un ravitaillement qui rendait de grands services au quartier; plus de 600 familles y étaient inscrites.

Mais, bientôt, ce ravitaillement fut supprimé par certains municipaux socialistes ou libéraux, sous prétexte qu'il était trop « confessionnel » ! Comme si les pains et les choux qu'on vendait pouvaient avoir une opinion politique ou religieuse ! D'ailleurs, on vendait des choux rouges aussi bien que des choux blancs. Et ces six cents familles, pendant 4 ans, durent faire plusieurs kilomètres sous le soleil ou sous la pluie, pour aller se ravitailler chez ces messieurs ! Il est vrai qu'on ne serait pas un vrai socialiste, si l'on n'était pas l'ennemi de la société — pas plus qu'on ne serait un vrai libéral, au sens belge du mot, si l'on n'était pas l'ennemi de la liberté.

Ça n'a pas empêché beaucoup de ces messieurs de recevoir la croix de chevalier, d'officier et même de commandeur, alors qu'il serait facile de prouver qu'ils ont travaillé pour l'ennemi.

Aussi, aucune décoration n'est assez large pour cacher leur honte, aux yeux de ceux qui les connaissent et qui les regardent comme les nouveaux riches et les parvenus de la gloire, qui confondent les honneurs avec l'honneur, ce qui n'est pas la même chose.

En 1917, le Cercle nous fut demandé par le Comité National des Réfugiés, pour servir d'hôpital aux évacués du Nord de la France, surtout les malades.

La demande fut accordée avec empressement; mais, à condition que le cercle *catholique* de St Lambert serait l'hôpital *catholique* de St Lambert; car, je ne voulais pas recevoir mes compatriotes comme des païens, mais, comme des chrétiens. Ce fut réglé ainsi.

Mais j'ai vu que, pendant ma captivité, quelques francs-maçons oubliant la parole donnée, voulurent laïciser, c'est-à-dire paganiser

l'hôpital, ce qui leur valut de vertes répliques de la part des réfugiés, et surtout de la part d'un petit Breton, qui n'avait ni sa foi, ni sa langue dans sa poche. Il dit un jour à l'un des Directeurs qui voulait l'empêcher d'aller à la messe, mais qui lui permettait volontiers d'aller au cinéma ou ailleurs : « Mais, Monsieur, nous ne sommes pas des Turcs, mais des Français. Nous sommes des croyants et non pas des mécréants; depuis la guerre, j'ai constaté qu'il y a deux sortes de Boches : ceux du dehors qui sont les allemands et ceux du dedans qui sont les francs-maçons comme vous ! Les uns et les autres sont les ennemis de la France; mais, vous êtes pires que les allemands; car, ceux-ci ne tuent que les corps, tandis que vous tuez les âmes. Parmi les allemands, on peut encore trouver d'honnêtes gens; mais, parmi les francs-maçons, on n'en trouve pas un seul; ils sont tous traîtres à Dieu et par conséquent à leurs pays. A votre âge, vous ne devriez pas être embusqué dans un bureau; mais vous devriez être au front. Ce n'est pas un porte-plume, mais un fusil que vous devriez avoir à la main... C'était sévère, mais juste.

Cependant, malgré cette opposition ouverte ou cachée, on fit une chapelle à l'Hôpital Saint-Lambert; on obtint des Religieuses pour remplacer les infirmières laïques qui passaient leur temps à conjuguer le verbe aimer, avec les boches aussi bien qu'avec les autres; on désigna un Père comme aumônier, avec liberté complète de célébrer, de confesser et de visiter les malades.

Grâce aux Sœurs et grâce au Père aumônier, aidé par ses confrères, ni les secours matériels, ni les secours religieux ne manquèrent à nos compatriotes malheureux; 71 sont morts à l'Hôpital Saint-Lambert, dans l'espace d'un an. 70 ont reçu les derniers sacrements : quelle immense consolation dans leur immense détresse !

Dans le courant de l'année 1918, grâce au dévouement et à l'habileté des Pères, des Frères, des Sœurs et des Réfugiés eux-mêmes, on put cacher, parmi eux, plus de 150 soldats français ou alliés, échappés du front ou des prisons allemandes.

Mais, un des administrateurs, franc-maçon et froussard, nous

empêcha de continuer et menaça même de nous dénoncer à la Kommandanture, parce que c'était contraire aux règlements de l'autorité occupante !

Voilà bien le franc-maçon : le respect des commandements des Boches et le mépris des commandements de Dieu ; debout devant le Christ et ses ministres et à plat-ventre devant le Kaiser et ses casques à pointé ! Tant il est vrai que la peur des hommes n'engendre que des lâchetés, tandis que la crainte de Dieu engendre tous les héroïsmes.

Dans le Parc

Près d'un millier de réfugiés ont passé dans le Cercle Saint-Lambert, transformé en hôpital.

Ils arrivèrent péniblement à pied ou dans des véhicules innombrables, trainés par des chiens, des ânes, des mulets ou des chevaux qui n'étaient plus que des rosses.

Quel lamentable défilé ! Je n'ai jamais vu de caravane de bohémiens aussi misérable, et c'était cela la France !

Les Pères, les frères, les sœurs, les personnes du quartier s'empressèrent au devant de ces victimes de la guerre qui d'ailleurs supportaient dignement leurs peines. J'entendais un brave Liégeois qui disait : « Ils sont curieux ces français et ces françaises ; ils ont des larmes dans les yeux et des sourires sur les lèvres et toujours un bon mot à la bouche ! Je viens d'entendre une dame qui disait à ses compagnes : « Consolons-nous, c'est la 14^e station de notre Calvaire ; aujourd'hui, c'est la Passion ; mais, demain, ce sera la Résurrection. Nous reculons ; mais les Boches aussi et ils n'ont pas, comme nous, un billet de retour ! »

L'arrivée des Réfugiés me fit assister à des scènes attendrissantes, du haut de mon premier étage.

Quand il faisait beau, on promenait les malades, les vieillards, les infirmes dans notre parc.

Les Pères, les frères, les sœurs, les bonnes gens du quartier soutenaient leurs pas, leur cueillaient des fleurs et des fruits et surtout

leur disaient quelques bonnes paroles du cœur, plus parfumées que les fleurs et plus savoureuses que les fruits.

Au retour, on s'asseyait sous mes fenêtres, sans soupçonner ma présence, et alors je pouvais suivre leurs conversations.

Après la première promenade, une dame disait à la Religieuse qui l'accompagnait : « Ah ! ma sœur, il y a 10 ans, c'est vous qu'on chassait de France ; aujourd'hui, c'est nous ! Nous savons maintenant ce que c'est que d'être arraché à son foyer et à son pays !

Ils sont durs les chemins de l'exil ! Dieu nous punit ; mais si nous acceptons chrétiennement notre punition, Dieu qui est bon accordera le pardon à notre repentir et la victoire à nos soldats et alors nous pourrons retourner dans notre chère France, et vous aussi, ma sœur ; car, la France n'est plus la France, depuis qu'elle a perdu ses religieux et ses religieuses.

Ame française et âme chrétienne ! Ses paroles nous montrent, bien mieux que celles des diplomates et des philosophes athées, la cause et les remèdes de nos maux.

Un autre jour, un Liégeois et un Réfugié vinrent causer à la même place. Et le Belge disait au Français : « Comment se fait-il que la République française soit athée et que la plupart des réfugiés sont chrétiens et même pieux ? »

Et le Français de répondre : « C'est tout simplement que la République n'est pas l'expression, mais l'excrément de la France ; l'expression vient d'en-haut, l'excrément vient d'en bas... Quand cette République est née, la France n'était pas debout, elle était accroupie sous la botte de Bismarck, son véritable parrain... »

« Cette République n'est pas la France, pas plus que la rouille n'est le fer, pas plus que l'écume n'est la mer, pas plus que la lie n'est le vin ; c'est la corruption de la France !

« Et, si à l'étranger, vous jugez notre pays d'après son gouvernement actuel, vous vous trompez joliment ; il ne faut pas juger une maison d'après une chambre, moins encore d'après un cabinet — une chambre peut être malpropre, un cabinet surtout ; mais cela n'empêche pas la maison d'être belle par ailleurs.

« La vraie France n'est pas celle qui bave et qui blasphème au

Parlement ; mais celle qui travaille dans les villes et les champs, celle qui prie dans les églises, celle qui lutte sur le champ de bataille et qui nous donnera la victoire, malgré la trahison de certains députés et de certains ministres... »

Et le brave Liégeois s'en alla convaincu qu'en France, la République et le suffrage universel ne sont souvent qu'un mensonge, une injustice et une impiété universels. Puisse-t-il en être autrement pour la Belgique !

* * *

Le lendemain, c'était un flamand qui entamait, avec un réfugié, une conversation, moitié politique, moitié religieuse ; conversation qui révèle bien l'état d'âme de tous les honnêtes gens à l'étranger.

Pour moi, disait le Flamand, tous les gouvernements : Empire, République ou Royauté sont bons quand ils sont bien représentés — et tous les gouvernements sont mauvais, quand ils sont mal représentés ; ce n'est pas la forme qu'il faut regarder, mais le fond ; ce ne sont pas les noms, mais les hommes ; et tous les hommes, quels que soient leurs talents par ailleurs, sont funestes à leur pays, quand ils sont les ennemis de Dieu et de l'Eglise.

Et voilà pourquoi, malgré votre bon droit dans cette guerre, nous craignons pour la Victoire, à cause des impiétés sans nombre de la France officielle, qui ne vaut pas mieux que les Boches.

Car, les Boches, qui volent les millions des Belges, ne sont pas plus voleurs que les blocards qui ont volé le milliard des Congrégations.

Les Boches, qui déportent nos ouvriers en Allemagne, ne sont pas plus inhumains que les Députés qui ont exilé les religieux et les religieuses.

Les artilleurs, qui incendient la cathédrale de Reims, ne sont pas plus impies que les instituteurs laïcs qui éteignent la foi et la morale dans l'esprit et le cœur d'un enfant ; car, l'âme d'un enfant est un temple infiniment plus beau que tous les chefs d'œuvre de la France et du monde.

L'Empire allemand, qui a déchiré son traité avec la Belgique et

foulé aux pieds la signature de son Kaiser, n'est pas plus parjure que la République maçonnique qui a déchiré le Concordat et foulé aux pieds la signature de Napoléon I^{er}, plus grand que Guillaume II !

Les uns et les autres méritent d'être flétris par le monde entier.

— « Mon ami, lui dit le réfugié Français, dites tout le mal qu'il vous plaira de la France officielle, vous n'en direz jamais autant que j'en pense ; mais, sous ce haillon plein de vermine, il y a une France chrétienne qui a gardé ses églises, ses écoles, ses hôpitaux, ses prêtres, ses missionnaires et qui en ce moment verse à flots, sur tous les champs de bataille, un sang très pur parce qu'il est mêlée au sang de Jésus-Christ. C'est ce sang de la France chrétienne qui effacera les crimes de la France officielle et nous obtiendra la Victoire. »

Voilà quelques-unes des conversations que j'ai surprises derrière mes volets. On a beau se faire ermite, on n'échappe pas pour cela, aux échos de la hideuse politique.

Et maintenant, les Réfugiés sont partis ; ils continuent de nous envoyer des lettres pleines de la plus touchante reconnaissance, pour les malades que nous avons aidés à bien souffrir, pour les mourants que nous avons aidés à bien mourir et pour les morts dont nous gardons les tombes aux cimetières et le souvenir, dans nos prières.

Si jamais les sociaux, les radicaux, les libéraux et les autres représentants de la haine et de l'erreur arrivent au pouvoir, ils ne manqueront pas non plus, sans doute, de nous envoyer l'expression de leur vive gratitude pour les services rendus, sous la forme d'une belle feuille d'impôts, avec beaucoup de centimes additionnels et — si nous nous avisons de rentrer en France — sous la forme d'une loi nous ordonnant de franchir la frontière, jusqu'à la prochaine guerre — mais, dans ce cas, je conseille aux poilus qui ont fait le coup de feu, de garder leurs fusils, pour dauber sur les boches du dedans, comme ils ont daubé sur les boches du dehors.

Mais, j'aime mieux croire que Dieu, qui nous a donné la Victoire militaire, nous donnera aussi la Victoire politique : et ce sera pour le plus grand bien de tous, même de nos frères ennemis.

L'Armistice

Le 11 novembre 1918, on vint m'annoncer que l'armistice était signé et que j'étais libre.

Le croiriez-vous ? Cette nouvelle inespérée me laissa presque froid !

J'éprouvais presque du regret à quitter cette cellule où j'avais passé près de 16 mois dans le silence, la prière et l'étude ; à force de la garder, elle m'était devenue très douce, suivant cette parole de l'Imitation : *Cella servata dulcescit*.

Mais ce regret fut vite dominé par la joie de savoir que le sang humain ne coulait plus et que la France était victorieuse de sa féroce ennemie.

Le soir, à l'église, on annonça que le lendemain à 7 heures, je dirais la messe d'action de grâces d'où étonnement général des fidèles qui me croyaient au loin : « Mais, il va donc nous arriver en aéroplane ! »

Donc, à 7 heures, je montais à l'autel, avec une barbe de 16 centimètres, après une captivité de 16 mois : un centimètre par mois !

Elle était blonde sur les côtés et blanche sur le menton : fils d'or et fils d'argent.

La plupart n'en croyaient pas leurs yeux et s'obstinaient à dire que ce n'était pas moi ; mais, un vénérable « Poilu » venu des glaces du Nord.

Le soir, à 5 heures, allocution patriotique ; ceux qui n'avaient pas voulu croire leurs yeux en voyant ma figure, crurent cependant leurs oreilles en entendant ma voix : *Fides ex auditu*.

Je commençai par ces mots : M. B. C. F.

Il y a 16 mois que je suis absent ; mais, pendant cette absence, je n'ai pas cessé, un seul jour, d'entendre la cloche de Saint-Lambert...

Non seulement, j'entendais la cloche ; mais j'entendais vos pieux cantiques...

Non seulement, j'entendais vos pieux cantiques ; mais j'entendais vos conversations, sous mes fenêtres et, bien des fois, j'ai été

touché jusqu'aux larmes de votre fidèle et compatissant souvenir ; et j'avoue que l'une de mes privations les plus sensibles, c'était de ne pouvoir vous tendre la main et vous adresser la parole ; mais la consigne était de se cacher et de se taire.

Je n'étais ni en Ardennes, ni en Hollande, ni en Suisse, ni en France, ni en Bretagne, comme votre bon cœur le croyait, parce qu'il le désirait pour ma sécurité.

Mais, j'étais parmi vous, chez nos sœurs de la rue des Oblats, qui m'ont caché sous le voile du silence, comme elles cachent leurs vertus sous le voile de l'humilité...

Et à mesure que je parlais, l'étonnement grandissait, surtout chez ceux et celles qui avaient été les plus affirmatifs ; mais, personne n'avait ni honte, ni regret de s'être trompé.

Puis, on entonna à pleine voix et à plein cœur, un « *Te Deum* » qui ébranla les voûtes de Saint-Lambert ; chacun semblait vouloir égaler sa reconnaissance au bienfait de la victoire.

Et la fête se termina par la bénédiction du T. S. Sacrement à qui revient tout honneur et toute gloire.

Car, c'est dans cette Hostie que réside la Puissance infinie qui donne aux soldats la vaillance.

C'est dans cette Hostie que réside la Sagesse infinie qui donne aux grands chefs le génie.

C'est dans cette Hostie que réside le Dieu des Armées, l'Arbitre des batailles, qui envoie, à son gré, la défaite ou la victoire.

C'est dans cette Hostie que réside le Roi des Rois qui garde ou qui brise, à son gré, les sceptres et les épées.

C'est dans cette Hostie que réside le Maître des Nations qui élève ou qui abaisse, à son gré, les peuples et les empires, suivant qu'ils sont fidèles ou infidèles à sa Loi.

Honneur, sans doute, à tous les soldats qui ont bien combattu.

Honneur à tous les chefs qui ont bien commandé.

Mais, par-dessus tout, honneur à Celui qui a fait les soldats qui combattent et les chefs qui commandent, c'est-à-dire au Christ qui aime les Francs et tous leurs Alliés !

En Bretagne!

Aujourd'hui, j'ai quitté Liège, la Cité ardente, la ville française qui porte sur son cœur vaillant l'Etoile des Braves.

J'ai levé l'ancre, hissé la voile et mis le cap sur la Bretagne que j'avais quittée, il y a 30 ans, sans espoir de la revoir jamais.

Et maintenant, je navigue en plein Finistère :

Le pays des villes pittoresques : Morlaix et son beau viaduc. — St-Pol et son Creisker. — Brest et ses vaisseaux de guerre. — Douarnenez, Audierne, Concarneau et leurs barques de pêche. — Pont-Aven et ses Moulins. — Quimperlé, avec ses deux rivières, l'Issole et l'Ellé, gracieuses comme leurs noms. — Quimper et ses flèches jumelles escortant dans le Ciel le Roi Grallon. — Châteaulin, son canal et son castel. — Landerneau, et ses chevaliers de la Table Ronde.

Pays des Chapelles, des Eglises, des Cathédrales, des Calvaires et des Clochers à jour, où la Foi et l'amour de nos Pères ont su trouver dans le granit d'admirables dentelles.

Pays des pardons : N.-D. du Folgoat, dans le Léon et N.-D. de Rumengol, en Cornouailles. Vierges couronnées, que les foules ne cessent d'implorer et qui ne cessent d'exaucer les foules.

Pays des presbytères hospitaliers où les portes et les cœurs sont toujours ouverts au pauvre et à l'étranger.

Pays des genêts d'or et des roses bruyères qui parsèment et parfument les solitudes.

Pays des pommiers sans nombre et du cidre mousseux, doux et piquant, comme l'esprit des Celtes et des Gaulois.

Pays des sables fins et des rochers abrupts, sculptés et ciselés par les flots.

Pays des baies, des rades et des anses tranquilles, où l'Océan fatigué vient se reposer des tempêtes du large.

Pays des hardis promontoires : la pointe de St-Mathieu, la pointe du Raz et la pointe de Penmarck, où la mer, nuit et jour, chante une hymne au Créateur :

« Où les flots bleus que rien ne gouverne et n'arrête,
Disent en recourbant l'écume de leur crête :

C'est Dieu, le Seigneur Dieu! »

Pays des jolies coiffes et des jupes brodées dont la poésie révèle la poésie des âmes.

Pays des binious et des gavottes bretonnes, où l'on se tient bien gentiment « par le petit doigt », et non pas comme des nègres et des négresses, dans la danse du Tango!

Pays des Bardes et des Poètes, Brizeux et Botrel, qui chantent dans des vers immortels la Foi et l'Héroïsme des Bretons.

Pays des chevaliers sans peur et sans reproche, Richemont et du Guesclin, qui soutinrent, de leur vaillante épée, la couronne chancelante de France.

Et plus rapprochés de nous, les Fusilliers de Dixmude et les « Poilus » de Verdun, dont les tombes glorieuses, surmontées de la croix du Christ, la vraie croix d'honneur, jalonnent la frontière et font de la France :

Une terre sacrée entre toutes les terres

Faite du sang des Fils et des larmes des Mères.

Aujourd'hui, il est vrai, des nuages asphyxiants, venus de l'Europe centrale, ont assombri le Ciel de l'Armorique; mais la Foi courageuse des catholiques bretons, héritiers des Grands Morts, dissipera ces nuages pleins d'erreurs et de haines, et la Bretagne restera toujours la première Province de France qui est la première Nation du monde.

Et avec autant de vérité que de fierté, elle pourra redire ces beaux vers de notre poète national, Brizeux :

Oui, nous sommes toujours la race aux longs cheveux
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : je veux!
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Et nous aimons Jésus, le Dieu de nos ancêtres!

Mais, je ne traverse pas la Bretagne en touriste épris de son

pays, que l'on revoit toujours avec plus de plaisir et que l'on quitte toujours avec plus de regret.

Je traverse la Bretagne en missionnaire, épris surtout de la conquête des âmes et désireux de trouver des cœurs généreux pour combler les grands vides creusés par la grande guerre, aux pays des Missions.

La Bretagne ne doit pas être une Lune qui reçoit la lumière; mais un Soleil qui la fait rayonner au loin; et le meilleur moyen pour elle de travailler à la conservation de la Foi, au-dedans, c'est de travailler à la propagation de la Foi au dehors, en lui donnant généreusement ses prières, son or ou son sang.

« Celui qui sauve les autres, se sauve lui-même », cela est vrai des provinces comme des individus.

Je fais donc appel aux parents des familles nombreuses, et même à ceux qui n'ont qu'un fils unique : Dieu le Père et la Vierge-Mère n'avaient qu'un Fils et ils nous l'ont donné. Et s'ils ne l'avaient pas fait, où serions-nous ?

Je fais appel aux riches, pour qu'ils nous aident à nourrir nos centaines de Junioristes ; aucune aumône ne saurait être mieux placée ; car, aucune œuvre n'est meilleure.

Je fais appel aux Maîtres chrétiens et aux pasteurs des paroisses, surtout à mes chers condisciples, qui peuvent m'aider mieux que personne ; car, mieux que personne ils connaissent leurs brebis et leurs agneaux.

Je fais appel à toutes les âmes pieuses, dont les ferventes prières peuvent obtenir du ciel des vocations nombreuses et solides.

Car, notre champ est immense ; nous avons des missions dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et jusque dans l'Océanie.

La Moisson est immense. Il y a sur la terre quinze cents millions d'hommes environ. Un tiers à peine est baptisé ; il reste donc un milliard exposé à l'éternelle damnation, parce qu'ils n'ont personne pour leur enseigner la connaissance et l'amour de N.-S. Jésus-Christ.

Les sacrifices aussi sont grands, pour les parents qui restent et

les enfants qui partent ; mais pas aussi grands cependant que la récompense promise par N.-S. Jésus-Christ qui a dit : « Celui qui quittera son père, sa mère, ses frères, ses champs pour l'amour de moi, trouvera le *Centuple* dans ce monde et la vie éternelle dans l'autre. »

Qui donc vous donnera jamais un pareil salaire dans le temps et une pareille retraite dans l'éternité ?

Pourquoi ne pas vous fier de tout cœur aux promesses de Celui qui n'a jamais trompé personne ?

Il y a trente ans que je missionne, et jamais mes peines n'ont égalé la joie de m'être donné à Dieu et aux âmes. Il en sera de même pour vous.

Donc, aujourd'hui, si vous entendez l'appel du Seigneur, en lisant ces lignes, n'endurcissez pas votre cœur ; mais, suivez cet appel qui vous conduira au Ciel, avec la foule des âmes que vous aurez sauvées et qui formeront Là-Haut votre cortège et votre couronne !